

 Corpus des textes de Molière et Feydeau étudiés dans la séquence

**Molière, *Monsieur de Pourceaugnac*, acte III, scène 3**

DEUX SUISSES, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

PREMIER SUISSE. – Allons, dépêchons, camarade, ly faut allair tous deux nous à la Crève pour regarter un peu chousticier sti Monsiu de Porcegnac qui l'a esté contané par orthonnance à l'estre pendu par son cou.

SECOND SUISSE. – Ly faut nous loër un fenestre pour foir sti choustice.

PREMIER SUISSE. – Ly disent que l'on fait tesjà planter un grand potence tout neuve pour ly accrocher sti Porcegnac.

SECOND SUISSE. – Ly sira, mon foy ! un grand plaisir, d'y regarter pendre sti Limosin.

PREMIER SUISSE. – Oui, te ly foir gambiller les pieds en haut tefant tout le monde.

SECOND SUISSE. – Ly est un plaiçant trole, oui ; ly disent que c'estre marié troy foye.

PREMIER SUISSE. – Sti tiable ly vouloir troy femmes à ly tout seul ; ly est bien assez t'une.

SECOND SUISSE. – Ah ! pon chour, Mameselle.

PREMIER SUISSE. – Que faire fous là tout seul ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. – J'attends mes gens, Messieurs.

SECOND SUISSE. – Ly est belle, par mon foy !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. – Doucement, Messieurs.

PREMIER SUISSE. – Fous, Mameselle, fouloir finir réchouir fous à la Crève ? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choly.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. – Je vous rends grâce.

SECOND SUISSE. – L'est un gentilhomme limosin, qui sera pendu chantiment à un grand potence.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. – Je n'ai pas de curiosité.

PREMIER SUISSE. – Ly est là un petit teton qui l'est trole.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. – Tout beau.

PREMIER SUISSE. – Mon foy ! moy couchair pien afec fous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. – Ah ! c'en est trop, et ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition.

SECOND SUISSE. – Laisse, toy ; l'est moy qui le veut couchair afec elle pour mon pistole.

PREMIER SUISSE. – Moy ne fouloir pas laisser.

SECOND SUISSE. – Moy ly fouloir, moy.

*Ils le tirent avec violence.*

PREMIER SUISSE. – Moy ne faire rien.

SECOND SUISSE. – Toy l'afoir menty.

PREMIER SUISSE. – Party, toy l'afoir menty toy-même.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. – Au secours ! À la force !

**Georges Feydeau, La Puce à l'oreille, acte I, scène 4**

RAYMONDE, *tout en retirant son chapeau qu'elle dépose sur le meuble à droite de la porte du fond.*

– Je t'ai fait attendre

LUCIENNE, *moqueuse.* – Crois-tu ?

RAYMONDE. – C'est que je viens de faire une course d'un loin !... Je t'expliquerai ça. (*Brusquement, se rapprochant de Lucienne.*) Lucienne, si je t'ai écrit de venir, c'est qu'il se passe une chose grave !

Mon mari me trompe.

LUCIENNE. – Hein ! Victor-Emmanuel ?

RAYMONDE. – Victor-Emmanuel, parfaitement.

LUCIENNE. – Ah ! Tu as une façon de vous coller ça dans l'estomac.

RAYMONDE. – Le misérable ! Oh ! mais je le pincerai !

*Elle passe au 1.*

LUCIENNE. – Comment, tu le pinceras ! Mais alors, tu n'as pas la preuve ?

RAYMONDE. – Eh ! non ! je ne l'ai pas ! Le lâche ! Oh ! mais je l'aurai.

LUCIENNE. – Ah ! Comment ?

RAYMONDE. – Je ne sais pas ! tu es là, tu me la trouveras.

*Elle s'assied sur le canapé.*

LUCIENNE, *debout tout près d'elle.* – Moi ?

RAYMONDE. – Oh ! si, si ! Ne dis pas non, Lucienne. Tu étais ma meilleure amie au couvent. Nous avons beau nous être perdues de vue pendant dix ans, il y a des choses qui ne s'effacent pas. Je t'ai quittée Lucienne Vicard ; je t'ai retrouvée Lucienne Homenidès de Histangua ; ton nom a pu s'allonger, ton cœur est resté le même ; j'ai le droit de te considérer toujours comme ma meilleure amie.

LUCIENNE. – Ça, certes !

RAYMONDE. – C'est donc à toi que j'ai le droit d'avoir recours quand j'ai un service à demander.

LUCIENNE, *sans conviction et tout en s'asseyant en face d'elle.* – Tu es bien bonne, je te remercie.

RAYMONDE, *sans transition.* – Alors, dis-moi ! Qu'est-ce que je dois faire ?

LUCIENNE, *ahurie.* – Hein ! pour ?...

RAYMONDE. – Pour pincer mon mari, donc !

LUCIENNE. – Mais est-ce que je sais, moi !... c'est pour ça que tu me fais venir ?

RAYMONDE. – Mais oui.

LUCIENNE. – Tu en as de bonnes ! D'abord, qui est-ce qui te dit qu'il est pinçable, ton mari ? C'est peut-être le plus fidèle des époux.

RAYMONDE. – Lui ?

LUCIENNE. – Dame ! puisque tu n'as pas de preuves.

RAYMONDE. – Il y a des choses qui ne trompent pas.

LUCIENNE. – Justement ! ton mari est peut-être de celles-là !...

RAYMONDE. – Allons, Voyons !... Je ne suis pas une enfant à qui on en conte. Qu'est-ce que tu dirais, toi, si brusquement ton mari, après avoir été un mari !... Enfin, un mari, quoi ! cessait brusquement de l'être, là, v'lan ! du jour au lendemain ?...

LUCIENNE, *avec délice.* – Ah ! je dirais : "ouf !"

RAYMONDE. – Ah ! ouat ! Tu dirais "ouf !"... ça se raconte avant, ces choses-là ! Moi aussi, cet amour continu, ce printemps partout, je trouvais ça fastidieux, monotone. Je me disais : "Oh ! un nuage ! une contrariété ! un souci ! quelque chose !..." J'en étais arrivée à songer à prendre un amant, rien que pour m'en créer, des soucis.

LUCIENNE. – Un amant, toi ?

RAYMONDE. – Ah ! dame ! tu sais, il y a des moments ! J'avais déjà jeté mon dévolu !... Tiens, monsieur Romain Tournel, pour ne pas le nommer, avec qui je t'ai fait dîner avant hier... Tu ne t'es pas aperçue qu'il me faisait la cour ? Ça m'étonne, toi, une femme ! Eh bien ! ça a été à deux doigts, ma chère !...

LUCIENNE. – Oh !

RAYMONDE. – N'est-ce pas, comme il disait : "C'est le plus intime ami de mon mari. Il se trouvait naturellement tout désigné pour..." (Se levant.) Oh ! mais maintenant, plus souvent... que je prendrai un amant !... maintenant que mon mari me trompe !

LUCIENNE, *se levant également et gagnant la droite*. – Veux-tu que je te dise ?

RAYMONDE. – Quoi ?

LUCIENNE. – Toi, au fond, tu es folle de ton mari.

RAYMONDE. – Folle, moi ?

LUCIENNE. – Alors, qu'est-ce que ça te fait ?

RAYMONDE. – Tiens ! ça m'agace ! Je veux encore bien le tromper, mais qu'il me trompe, lui ! Ah ! non ! ça, ça dépasse !

LUCIENNE, *tout en retirant son manteau*. – Tu as une morale délicieuse.

RAYMONDE. – Quoi, je n'ai pas raison ?

LUCIENNE, *tout en déposant son manteau sur la table de droite*. – Si, si, si ! Seulement, voilà..., tout ce que tu m'exposes ne me prouve rien.

RAYMONDE, *remontant au-dessus de la table*. – Comment, ne te prouve rien ! Quand un mari a été pendant des années un torrent impétueux et que, brusquement, pfutt !... plus rien !... à sec !...

LUCIENNE, *assise à gauche de la table*. – Mais oui ! Quoi !... Le Manzanarès est comme ça, et ça ne prouve pas qu'il se détourne de son lit.

RAYMONDE. – Oh !

LUCIENNE. – Est-ce que tu n'as pas vu souvent dans les casinos des gens étonnant la galerie par leur estomac, taillant à banque ouverte, que l'on retrouve quelque temps après jouant la pièce de cent sous ?

RAYMONDE, *rageuse et en voix de tête*. – Mais si seulement il la jouait, la pièce de cent sous ! Mais rien ! Il est le monsieur qui tourne autour de la table.

*Elle remonte près du meuble sur lequel elle a déposé son chapeau.*

LUCIENNE. – Eh ! bien, raison de plus !... ça ne prouve pas qu'il se décave ailleurs. Ça prouve simplement qu'il est décavé, un point, c'est tout.

RAYMONDE, *qui a écouté tout cela, adossée au meuble du fond et les bras croisés*. – Oui-da !

*(Redescendant jusqu'à la table et fouillant dans son réticule dont elle tire une paire de bretelles qu'elle brandit sous le nez de Lucienne.)* Eh bien !... et ça ?

LUCIENNE. – Qu'est-ce que c'est que ça ?

RAYMONDE, *sur un ton péremptoire*. – Des bretelles.

LUCIENNE, *sur le même ton*. – C'est ce qu'il me semblait.

RAYMONDE. – Et sais-tu à qui elles sont, ces bretelles ?

LUCIENNE. – À ton mari, je présume !

RAYMONDE, *vivement*. – Ah ! ah ! tu vois, tu ne le défends plus autant.

LUCIENNE. – Mais non, quoi ! Je dis ça... parce que je suppose que si tu as des bretelles sur toi, elles sont plutôt à ton mari qu'à un autre monsieur.

RAYMONDE, *qui a remis les bretelles dans le réticule, allant déposer ce dernier sur le meuble du fond et redescendant, tout en parlant, au milieu de la scène*. – Parfaitement ! Eh bien, peux-tu m'expliquer maintenant comment il se fait que mon mari les ait reçues ce matin par la poste, ces bretelles ?

LUCIENNE. – Par la poste ?...

RAYMONDE. – Oui, un colis postal que j'ai ouvert, par mégarde, en inspectant son courrier.

LUCIENNE. – Et pourquoi l'inspectais-tu, son courrier ?

RAYMONDE, *du ton le plus naturel*. – Pour savoir ce qu'il y avait dedans.

LUCIENNE, *s'inclinant ironiquement*. – C'est une raison.

RAYMONDE. – Tiens !

LUCIENNE. – C'est ça que tu appelles ouvrir un colis... par mégarde !

RAYMONDE. – Mais dame ! par mégarde, signifie : qui ne m'était pas adressé.

LUCIENNE. – Ah ? Bon !...

RAYMONDE. – Eh ! bien, tu reconnaîtras que si on lui renvoyait ses bretelles par la poste, c'est apparemment qu'il les avait oubliées quelque part.

LUCIENNE, *se levant et gagnant la gauche.* – Ah ! dame, ça !

RAYMONDE. – Oui !... Et sais-tu quel il était ce... "quelque part" ?

LUCIENNE, *jouant la frayeur.* – Tu me fais peur.

RAYMONDE. – L'hôtel du "Minet Galant", ma chère !

LUCIENNE. – Qu'est-ce que c'est que ça ?

RAYMONDE. – Comme son nom l'indique, pas une pension de famille, bien sûr.

LUCIENNE, *hochant la tête.* – Hôtel du Minet Galant !

RAYMONDE, *tout en remontant pour aller prendre dans le meuble à gauche de la porte du fond, une petite boîte en bois ou en carton avec laquelle elle redescend aussitôt.* – Tiens, d'ailleurs, voici la boîte qui contenait l'envoi. Tu peux voir l'étiquette, c'est imprimé ; et, en dessous, le nom et l'adresse de mon mari : "M. Chandebise, 95, boulevard Malesherbes."

LUCIENNE, *lisant la suscription.* – Hôtel du Minet Galant. Oui !

RAYMONDE. – Et à Montretout, ma chère ! encore un nom qui en dit long ! Je te répète ; toutes les inconvenances. (*Elle repose la boîte sur une table de droite.*) Tu comprends, il n'y a pas d'erreur, mon compte est net : je la suis...

LUCIENNE. – Oh !

RAYMONDE. – Mon Dieu, jusque-là, j'avais bien des doutes... en voyant mon mari un peu... un peu...

LUCIENNE, *venant à son aide.* – Manzanarès.

RAYMONDE. – Oui ! je me disais bien : "Eh ! Ben ? Eh ! ben, quoi donc ?" Mais alors, ça ! ça ! ah ! non ! ça m'a mis la puce à l'oreille !...

*Elle va reporter la boîte dans le meuble où elle est allée la prendre.*

LUCIENNE. – Ah ! Il est évident !

RAYMONDE, *redescendant.* – Et si tu voyais cet hôtel, ma chère. Il a l'air de sortir de chez le confiseur.

LUCIENNE. – Comment, "si tu voyais !..." tu le connais donc ?

RAYMONDE. – Naturellement ! j'en viens !

LUCIENNE. – Hein !

RAYMONDE. – C'est pour ça que j'étais en retard.

LUCIENNE. – Oh !

RAYMONDE. – Tu penses bien que j'ai voulu en avoir le cœur net. Je me suis dit : il n'y a qu'un moyen, interroger le tenancier. Ah ! bien ! si tu crois qu'on interroge comme ça un tenancier ! c'est effrayant ce qu'on se soutient dans le vice, ma chère ! Il n'a rien voulu savoir.

LUCIENNE. – Tiens ! C'est l'A.B.C. du métier.

RAYMONDE. – C'est du propre ! Tu ne sais pas ce qu'il m'a dit : "Mais, Madame, si je divulguais le nom des gens qui fréquentent mon hôtel, mais vous seriez la première à n'y jamais venir !" Oui, à moi ! Et il n'y pas eu mèche d'en tirer autre chose. Je te dis, une carpe !

LUCIENNE, *avec une moue.* – Oh ! tu l'anoblis !

RAYMONDE. – Aussi, je vois bien que nous n'avons à compter que sur nous-mêmes. Les hommes se soutiennent entre eux, il faut que nous en fassions autant... Tu es plus débrouillarde que moi... tu connais les faits... Qu'est-ce que je dois faire ?

LUCIENNE. – Diable ! Tu me prends là au dépourvu !

RAYMONDE. – Oh ! voyons ! aie un éclair de génie !

LUCIENNE. – Oui, oh ! je sais bien ! (*Cherchant.*) Voyons !... Si tu avais une explication avec ton mari ?

RAYMONDE. – Oh ! oh ! C'est toi qui me dis ça ?... Tu penses bien qu'il me répondrait par un mensonge. Il n'y a rien de menteur comme un homme... si ce n'est une femme.

LUCIENNE. – Oui, c'est même, je crois, les deux seuls êtres de la création qui... ah ! écoute, il y aurait peut-être un moyen que j'ai vu servir souvent au théâtre.

RAYMONDE. – Ah ! quoi ? Quoi ?

LUCIENNE. – Oh ! il n'est pas génial ! Seulement avec les hommes, n'est-ce pas ? On prend une feuille de papier à lettres bien parfumé, on adresse une lettre à son mari... une lettre brûlante,

comme si c'était d'une autre femme, bien entendu !... et l'on termine en lui donnant un rendez-vous.

RAYMONDE. – Un rendez-vous ?

LUCIENNE. – Auquel on a soin d'aller, naturellement... Si le mari vient, on est fixé.

RAYMONDE. – Oui ! oui, tu as raison. Ce n'est peut-être pas génial, mais ce sont, généralement les moyens les plus classiques qui réussissent le mieux. (*Tout en allant chercher le meuble-papeterie qui est devant la fenêtre, l'apportant et l'ouvrant devant le canapé.*) Nous allons écrire tout de suite à Victor-Emmanuel.

LUCIENNE, *sur un ton désinvolte.* – Écrivons à Victor-Emmanuel !

RAYMONDE, *qui s'est assise sur le canapé et se disposant à écrire ; se ravisant.* – Ah ! oui ! Mais... il reconnaîtra mon écriture.

LUCIENNE, *avec un grand sérieux.* – Dame ! si tu lui as déjà écrit, il est certain !...

RAYMONDE, *se levant.* – Écoute, la tienne... il ne la connaît pas... Toi !... toi, tu vas lui écrire.

*En ce disant, elle tire Lucienne pour la faire passer à sa place.*

LUCIENNE, *résistant.* – Moi ? Ah ! non ! non ! Ça non ! C'est trop délicat !

RAYMONDE. – Eh ! bien, voilà tout : je fais appel à ta délicatesse. (*Sur un ton sévère.*) Ah ! Es-tu ma meilleure amie ou ne l'es-tu pas ?

LUCIENNE, *faiblissant.* – Ah ! tiens, toi ! tu me conduiras en enfer !

RAYMONDE. – Eh ! bien, tu y retrouveras mon mari.

LUCIENNE. – Grand bien me fasse ! (*Résignée, s'asseyant sur le canapé devant le pupitre.*) Allons, donne-moi du papier à lettres !

RAYMONDE, *au-dessus de la papeterie, tirant d'un des casiers un cahier de papier à lettres.* – Voilà, tiens !

LUCIENNE. – Hein ! mais pas le tien, voyons ! il le reconnaîtrait !

RAYMONDE. – Je suis bête ! C'est vrai ! (*Allant au petit meuble qui est entre la fenêtre et la porte de gauche.*) Attends, j'ai quelque chose qui fera peut-être l'affaire... Du papier que j'ai acheté pour les enfants de ma sœur, pour leurs compliments.

*Elle brandit trois ou quatre feuilles de papier à dentelle, orné de fleurs peintes.*

LUCIENNE. – Hein ! ça ? Oh ! il croirait qu'il a affaire à une cuisinière, il n'irait pas.

RAYMONDE, *avec un hochement de tête.* – C'est vrai.

LUCIENNE. – Tu n'as pas du papier suave, suggestif ?

RAYMONDE, *tirant une boîte de papier à lettres du meuble à gauche de la porte du fond.* – Mon Dieu, j'ai bien ce mauve. Je venais de l'acheter pour la campagne, il n'est pas très suggestif.

LUCIENNE. – Non !... Enfin, en le parfumant fortement.

RAYMONDE. – Oh ! pour ça, j'ai ce qu'il faut, un certain trèfle incarnat que j'avais mis de côté pour le rendre parce que je ne peux pas le supporter. Attends !...

*Tout en partant, elle va presser le bouton électrique à droite de la fenêtre.*